

Quand les microbes font l'histoire

Fardeau de l'humanité, les épidémies ont balisé l'histoire. Retour sur sept moments où elles ont bouleversé les sociétés.

— Premières épidémies

Au néolithique (environ 8 500 av. J.-C.), les groupes humains se sédentarisèrent peu à peu, adoptant un modèle de subsistance fondé sur l'agriculture et l'élevage. Si le chien était, à l'époque des chasseurs-cueilleurs, le seul animal domestique, pas moins de 22 nouvelles espèces furent domestiquées entre - 8 500 et - 1 000, selon le professeur d'immunologie à Sorbonne Université Patrice Debré. De cette rencontre entre l'homme et l'animal naquirent les premières épidémies. « *Le bœuf a transmis à l'homme la variole ou encore la lèpre; le porc et le poulet, la grippe; et le cheval, le tétanos* », énumère Patrice Debré.

Cette apparition ne fut pas sans conséquence, bien sûr, sur l'avenir de l'humanité. Donnant aux survivants un avantage sélectif sur les populations qui n'y auraient pas été exposées, les maladies infectieuses favorisèrent la diversification de leurs capacités de défense. Pour le journaliste scientifique Laurent Testot, les épidémies sont même « *l'un des éléments clés de la réussite des sociétés agraires* » : « *Le mode de vie lié à la production agricole, plus résistant à ces maladies, s'est peu à peu imposé sur celui des chasseurs-cueilleurs* », estime-t-il.

— Chute de Rome

Entre une épidémie de charbon en 125 apr. J.-C. (au moins 10 000 morts), une autre de peste en 169, qui emporta notamment l'empereur Marc Aurèle, et le paludisme vers 450, Rome eut son lot d'épidémies meurtrières. Mais la plus spectaculaire fut la peste dite « justinienne », qui aurait décimé 40 à 50 % des populations de l'Empire entre 541 et 767 apr. J.-C. Première flambée de peste à ravager l'Ancien Monde, elle aurait aussi tué le quart de la population chinoise – le transport maritime de marchandises ayant permis la circulation des rats noirs, friands des céréales stockées dans les navires.



Bonaparte visite les pestiférés de Jaffa, illustration de Louis-Charles Bombled. Mary Evans/Rue des Archives

La thèse du fameux historien américain Kyle Harper (*lire les repères*) est que cette épidémie joua un rôle décisif dans la chute de l'Empire, ce qui rompt avec les interprétations antérieures de la crise du monde romain. Pour lui, comme pour d'autres historiens, la peste justinienne a par ailleurs facilité la montée en puissance de l'islam à partir du VII^e siècle, les conquérants arabes ayant bénéficié de la désolation du monde de l'époque pour asseoir leurs succès militaires, notamment en Espagne.

De la rencontre entre l'homme et l'animal naquirent les premières épidémies. « Le bœuf a transmis à l'homme la variole ou la lèpre; le porc et le poulet, la grippe; et le cheval, le tétanos. »

— Langues mortes

On le sait, la peste noire fut responsable, au XIV^e siècle, d'une telle saignée démographique qu'il fallut au moins deux siècles à l'Europe pour retrouver sa densité de population antérieure. Or parmi les groupes les plus touchés figuraient les médecins et les clercs, particulièrement proches des malades. « À l'époque, les lettrés appartenaient dans leur grande majorité au milieu ecclésiastique : exposés à la contagion, leurs communautés se dépeuplèrent », explique l'ancien professeur d'immunologie Norbert Gualde.

Conséquence, le nombre d'enseignants, d'auteurs et de lecteurs du latin et du grec chuta drastiquement, ce qui aurait contribué à l'abandon progressif de ces langues. « *Les livres en latin et en grec furent traduits dans les langues vernaculaires*, poursuit l'immunologiste. *Si nous parlons le français aujourd'hui, la peste noire y est pour quelque chose.* » Cette épidémie marqua par ailleurs l'histoire de prestigieuses universités, comme Oxford, dont le nombre d'étudiants serait passé de 30 000 à moins de 6 000 en une décennie.

Quand les microbes font l'histoire

«L'histoire des épidémies est émaillée de mouvements populaires haineux envers certains groupes sociaux désignés comme les responsables du malheur.»

●●● Suite de la page 13.

— Déchaînement antisémite

«L'histoire des épidémies est émaillée de mouvements populaires haineux envers certains groupes sociaux désignés comme les responsables du malheur : des boucs émissaires», explique Patrice Debré, qui cite notamment l'antique marginalisation des lépreux. Pendant la peste noire, ce sont les juifs qui furent accusés d'empoisonner les puits et de propager la maladie. «Lutter contre les juifs, c'était lutter contre l'épidémie», poursuit le professeur d'immunologie. Cela explique sans doute la facilité avec laquelle les populations ont accepté leur persécution.»

En 1348-1349, ils furent des milliers à être brûlés dans des fosses ou sur des bûchers, de Strasbourg à Dresde en passant par Mayence (Allemagne) et Baden (Suisse), où leurs biens furent saisis au profit des villes et des églises. Et ce selon une chronologie parfois douteuse : à Stuttgart, où la peste n'apparut qu'en 1350, on tua des juifs dès 1348...

«L'antisémitisme meurtrier existait bien avant le bas Moyen Âge, mais à partir de la peste noire, il prit une autre dimension», explique Marc Knobel, historien spécialiste de l'antisémitisme. Un tel niveau de déchaînement et de furie contre les juifs n'avait encore jamais été atteint jusque-là.»

— Nouveau Monde

Les Européens eurent à leurs côtés, dans leur conquête de l'Amérique au XV^e siècle, une redoutable «troisième armée» : la grippe, la rougeole, le typhus et surtout la variole, qui sapèrent la résistance des Amérindiens. En quelques années, 85 à 95 % d'entre eux moururent de ces maladies, auxquelles ils n'avaient jamais été exposés. «Il suffisait qu'un Blanc éternue à côté d'un Indien pour qu'un village disparaisse», dit un dicton amazonien.

L'archéologue Stéphane Rostain, spécialiste de l'Amazonie, estime que si les épidémies circulèrent le plus souvent à l'insu des colons, surpris d'arriver dans des villages pour n'y trouver que des squelettes, les microbes facilitèrent sans conteste leur installation. «Longtemps entretenus par les Améri-



Soldats faisant des gargarismes d'eau salée en prévention contre la grippe espagnole, en 1918. akg-images

— Conquêtes contrariées

diens, les écosystèmes furent soudainement abandonnés, ce qui poussa les Européens à y voir un environnement «vierge». Estimant que les populations locales n'avaient pas su mettre en valeur ces terres, ils se réservèrent le droit de les exproprier.»

Deux siècles plus tard, ce type de procédé était même devenu intentionnel. «En 1763, le commandant des forces britanniques sir Jeffery Amherst utilisa la variole contre les Amérindiens hostiles à ses troupes, leur offrant des couvertures et des mouchoirs venus d'un hôpital hébergeant des malades», explique ainsi l'écologue Serge Morand. Peu de temps après, une épidémie de variole décima une grande partie des tribus de la vallée de l'Ohio.»

repères

Lectures contagieuses

Risques et périls. 50 catastrophes qui ont bouleversé l'histoire, Florian Guillemin, First, 224 p., 14,95 €.

Comment l'Empire romain s'est effondré. Le climat, les maladies et la chute de Rome, Kyle Harper, La Découverte, 544 p., 25 €.

— Conquêtes contrariées

À l'inverse de l'Amérique, dont la conquête fut en quelque sorte assistée par les microbes ramenés d'Europe, l'Afrique fut longtemps «protégée» de la colonisation par ses épidémies (le paludisme et la fièvre jaune), tout comme l'Asie du Sud-Est. Il fallut attendre le XIX^e siècle et la commercialisation des médicaments anti-malariques, découverts par les jésuites en Amérique latine, pour que les Européens puissent s'établir durablement dans ces territoires.

Plus largement, au cours de l'histoire, les maladies infectieuses mirent souvent un frein aux ambi-

La Grande Tueuse. Comment la grippe espagnole a changé le monde, Laura Spinney, Albin Michel, 432 p., 24 €.

Cataclysmes. Une histoire environnementale de l'humanité, Laurent Testot, Payot, 496 p., 22,50 €.

La Prochaine Peste. Une histoire globale des maladies infectieuses, Serge Morand, Fayard, 304 p., 20 €.

tions militaires. Y compris à celles de Napoléon, qui dut renoncer à Haïti et à la Louisiane entre autres à cause de la fièvre jaune, qui avait presque réduit à néant le contingent impérial. L'empereur, dont les troupes avaient déjà souffert de la peste bubonique à Jaffa en 1799, connut la débâcle que l'on sait en 1812 en Russie, où 150 000 de ses hommes périrent de la dysenterie et du typhus.

— Aménagements urbains

Dans l'Europe du XIX^e siècle, les épidémies (les plus redoutées étaient alors la variole et le choléra) générèrent des débats houleux. Si

À la conquête des virus, Jean-François Saluzzo, Belin, 256 p., 21,40 €.

Vie et mort des épidémies, Patrice Debré et Jean-Paul Gonzalez, Odile Jacob, 288 p., 23,90 €.

Comprendre les épidémies. La coévolution des microbes et des hommes, Norbert Gualde, Empêcheurs de penser rond, 408 p., 20,30 €.

les contagionnistes considéraient que ces maladies se transmettaient par le contact physique, les infectionnistes croyaient qu'elles étaient présentes dans l'air sous la forme de «miasmes» – une théorie finalement infirmée par les découvertes bactériologiques de la fin du XIX^e siècle.

En pleine révolution industrielle, la Grande-Bretagne, qui dominait alors les échanges commerciaux et redoutait de voir restreinte la liberté de circulation, appuya la théorie des miasmes. «Assainir les foyers d'infection» devint un poncif de la littérature hygiéniste, qui accusait la misère, le surpeuplement ou encore l'insalubrité. D'ambitieux travaux d'assainissement furent donc entrepris, d'abord à Londres et Paris, puis dans toute l'Europe.

Les Européens eurent à leurs côtés, dans leur conquête de l'Amérique au XV^e siècle, une redoutable «troisième armée» : grippe, rougeole, typhus et variole, qui sapèrent la résistance des Amérindiens.

«À l'époque, on pensait que pour chasser les miasmes des foyers d'infection, il fallait faire circuler l'air», explique Stéphane Frioux, maître de conférences à Lyon 2, spécialiste de l'histoire urbaine et environnementale. «Les denses tissus urbains hérités du Moyen Âge furent éventrés afin de créer des rues plus larges, et les villes furent parsemées d'espaces verts : c'était l'époque des Buttes-Chaumont à Paris, du parc de la Tête d'Or à Lyon ou encore de Central Park à New York.»

Bien qu'à partir de 1875, les scientifiques admirent des liens entre maladie et micro-organismes (le risque infectieux était donc aussi dans l'air ou dans l'eau), l'urbanisme resta longtemps marqué par les conséquences de l'hygiénisme. «Au moins jusqu'à l'urbanisation massive et rapide des Trente Glorieuses», estime Stéphane Frioux. **Mélinée Le Priol**